

CHAPITRE XXX.

SUITE DU CHAPITRE PRÉCÉDENT.

Discours du grand-Prêtre de Cérès sur les causes premières.

Je songeois une fois , me dit Callias , que j'avois été tout-à-coup jeté dans un grand chemin au milieu d'une foule immense de personnes de tout âge , de tout sexe et de tout état. Nous marchions à pas précipités , un bandeau sur les yeux , quelques-uns poussant des cris de joie , la plupart accablés de chagrins et d'ennui. Je ne savois d'où je venois et où j'allois. J'interrogeois ceux dont j'étois entouré. Les uns me disoient : Nous l'ignorons comme vous ; mais nous suivons ceux qui nous précèdent , et nous précétons ceux qui nous suivent. D'autres répondoient : Que nous importent vos questions ? voilà des gens qui nous pressent , il faut que nous les repoussions à notre tour. Enfin , d'autres plus éclairés me disoient : les dieux nous ont condamnés à fournir cette carrière ; nous exécutons leurs ordres sans prendre trop de part ni aux vaines joies , ni aux vains chagrins de cette multitude. Je me laissois entraîner au torrent , lorsque j'entendis une voix qui s'écrioit : C'est ici le chemin de la lumière et de la vérité. Je la suivis avec émotion. Un hom-

me me saisit par la main , m'ôta mon bandeau et me conduisit dans une forêt couverte de ténèbres aussi épaisses que les premières. Nous perdîmes bientôt la trace du sentier que nous avions suivi jusqu'alors , et nous trouvâmes quantité de gens qui s'étoient égarés comme nous. Leurs conducteurs ne se rencontroient point sans en venir aux mains ; car il étoit de leur intérêt de s'enlever les uns aux autres ceux qui marchaient à leur suite. Ils tenoient des flambeaux , et en faisoient jaillir des étincelles qui nous éblouissoient. Je changeai souvent de guides ; je tombai souvent dans des précipices : souvent je me trouvois arrêté par un mur im-pénétrable ; mes guides dispa-roissoient alors , et me laissoient dans l'horreur du désespoir. Excédé de fatigue , je regrettois d'avoir abandonné la route que tenoit la multitude , et je m'éveillai au milieu de ces regrets.

O mon fils ! les hommes ont vécu pendant plusieurs siècles , dans une ignorance qui ne tourmentoit point leur raison ! Contens des traditions confuses qu'on leur avoit transmises sur l'origine des choses , ils jouissoient sans chercher à connoître. Mais depuis deux cents ans environ , agités d'une inquiétude secrète , ils cherchent à pénétrer les mystères de la nature qu'ils ne soupçonnoient pas auparavant , et cette nouvelle maladie de l'esprit humain a substitué de grandes erreurs à de grands préjugés.

Dieu , l'homme et l'univers ; quand on eut découvert que c'étoient-là de grands objets de

méditation, les âmes parurent s'élever; car rien ne donne de plus hautes idées et de plus vastes prétentions que l'étude de la nature; et comme l'ambition de l'esprit est aussi active et aussi dévorante que celle du cœur, on voulut mesurer l'espace, sonder l'infini, et suivre les contours de cette chaîne qui dans l'immensité de ses replis embrasse l'universalité des êtres.

Les ouvrages des premiers philosophes sont didactiques et sans ornemens. Ils ne procèdent que par principes, et par conséquences, comme ceux des géomètres¹; mais la grandeur du sujet y répand une majesté qui souvent, dès le titre, inspire de l'intérêt et du respect. On annonce qu'on va s'occuper *de la nature, du ciel, du monde, de l'âme du monde*. Démocrite commence un de ses traités par ces mots imposans: *Je parle de l'univers*².

En parcourant cet énorme recueil où brillent les plus vives lumières au milieu de la plus grande obscurité, où l'excès du délire est joint à la profondeur de la sagesse, où l'homme a déployé la force et la foiblesse de sa raison, souvenez-vous, ô mon fils! que la nature est couverte d'un voile d'airain, que les efforts réunis de tous les hommes et de tous les siècles ne pourroient soulever l'extrémité de cette enveloppe; et que la science du philosophe consiste à discerner le point où commencent les

¹ Voyez Ocellus Lucanus et Timée de Locres. ² Cicer. acad. 2. c. 23. t. 2. p. 31.

mystères; et sa sagesse, à le respecter.

Nous avons vu de nos jours rejeter ou révoquer en doute l'existence de la divinité, cette existence si long-temps attestée par le consentement de tous les peuples¹. Quelques philosophes la nient formellement²; d'autres la détruisent par leurs principes: ils s'égareront tous ceux qui veulent sonder l'essence de cet être infini, ou rendre compte de ses opérations.

Demandez leur: Qu'est-ce que Dieu? Ils répondront: C'est ce qui n'a ni commencement ni fin³. -- C'est un esprit pur⁴; -- c'est une matière très déliée, c'est l'air⁵; -- c'est un feu doué d'intelligence⁶, -- c'est le monde⁷. -- Non, c'est l'âme du monde auquel il est uni, comme l'âme l'est au corps⁸. -- Il est principe unique⁹. -- Il l'est du bien, la matière l'est du mal¹⁰. -- Tout se fait par ses ordres et sous ses yeux¹¹; tout se fait par des agens subalternes. . . . O mon fils! adorez

¹ Aristot. de cœl. l. 1. c. 3. t. 1. p. 434.
² Plut. de plac. philos. l. 1. c. 7. t. 2. p. 880.
³ Thales. ap. Diogen. Laert. l. 1. §. 36.
⁴ Anaxag. ap. Arist. de anim. l. 1. c. 2. t. 1. p. 621; ap. Cicer. de nat. deor. l. 1. c. 11. t. 2. p. 405.
⁵ Diogen. Apoll. ap. Cicer. ibid. c. 12. Anaxim. ap. Cic. ibid. c. 10.
⁶ Pythag. ap. Bruck. t. 1. p. 1077. Democr. ap. Plut. de plac. philos. lib. 1. c. 7. t. 2. p. 881.
⁷ Arist. ap. Cic. ibid. c. 13. Heracl. Pont. ap. Cicer. ibid.
⁸ Thales. ap. Plut. ibid. Pythag. ap. Cic. ibid. c. 11.
⁹ Xenophan. ap. Cicer. acad. 11. c. 37. t. 2. p. 49.
¹⁰ Tim. Locr. ap. Plat. t. 3. p. 93. Plat. in Tim. p. 47. Id. de repu. t. 2. p. 273.
¹¹ Plat. ibid.

Dieu, et ne cherchez pas à le connoître.
 Demandez-leur : Qu'est-ce que l'univers ?
 Ils répondront : Tout ce qui est a toujours
 été ; ainsi le monde est éternel ¹. — Non, il
 ne l'est pas, mais c'est la matière qui est éter-
 nelle ². — Cette matière susceptible de toutes
 les formes n'en avoit aucune en particulier ³.
 — Elle en avoit une, elle en avoit plusieurs,
 elle en avoit un nombre illimité, car elle n'est
 autre que l'eau ⁴, que l'air ⁵, que le feu ⁶
 que les élémens ⁷, qu'un assemblage d'atô-
 mes ⁸, qu'un nombre infini d'élémens incor-
 ruptibles, de parcelles similaires dont la réu-
 nion forme toutes les espèces. Cette matière
 subsistoit sans mouvement dans le chaos : l'in-
 telligence lui communiqua son action, et le
 monde parut ⁹. — Non, elle avoit un mou-
 vement irrégulier ; Dieu l'ordonna en la péné-
 trant d'une partie de son essence et le monde
 fut fait ¹⁰. — Non, les atômes se mouvoient

¹ Ocell. Lucan. in init.
 Diod. Sic. l. I. p. 6. Hist.
 des causes prem. t. I. p.
 387.

² Aristot. de cælo, l. I.
 c. 10. t. I. p. 447.

³ Tim. Locr. ap. Plat.
 t. 3. p. 94. Plat. in Tim.
 ibid. p. 51, etc.

⁴ Thales. ap. Aristot.
 metaph. l. I. c. 3. t. I. p.
 842. Plut. de plac. philos.
 l. I. c. 3. t. 2. p. 875.

⁵ Anaxim. et Diogen.
 ap. Aristot. ibid. Plut. ibid.

⁶ Hipp. et Heracl. ap.

Aristot. ibid.

⁷ Emped. ap. Aristot.
 ibid.

⁸ Dem. ap. Diogen.
 Laert. lib. 9. §. 44. Plut.
 ibid. p. 877.

⁹ Anaxag. ap. Aristot.
 de cælo, lib. 3 et 4, t. I.
 p. 477. etc. ap. Plut. de
 plac. philos. lib. I. c. 3. p.
 876 ; ap. Diog. Laert. in
 Anax. l. 2. §. 6.

¹⁰ Tim. Locr. ap. Plat.
 t. 3. p. 95. Plat. in Tim.
 p. 34.

dans le vide ; et l'univers fut le résultat de leur
 union fortuite ¹. — Non, il n'y a dans la na-
 ture que deux élémens qui ont tout produit et
 tout conservé ; la terre et le feu qui l'animé ². —
 Non, il faut joindre aux quatre élémens l'a-
 mour qui unit ses parties, et la haine qui les
 sépare ³. — O mon fils ! n'usez pas vos jours à
 connoître l'origine de l'univers, mais à rem-
 plir comme il faut la petite place que vous y
 occupez.

Demandez-leur enfin : Qu'est-ce que l'hom-
 me ? Ils vous répondront : L'homme présente
 les mêmes phénomènes et les mêmes contradic-
 tions que l'univers dont il est l'abrégé ⁴. Ce
 principe, auquel on a donné de tous temps le
 nom d'ame et d'intelligence, est une nature
 toujours en mouvement ⁵. — C'est un nombre
 qui se meut par lui-même ⁶. C'est un pur es-
 prit, dit-on, qui n'a rien de commun avec le
 corps. — Mais si cela est, comment peut-il les
 connoître ? C'est plutôt un air très subtil ⁸, —
 un feu très actif ⁹, — une flamme émanée du

¹ Plut. de plac. philos.
 l. I. c. 4. t. 2. p. 878.

² Parmen. ap. Aristot.
 metaph. lib. I. cap. 5. t. 2.
 p. 847.

³ Emped. ap. Aristot.
 ibid. c. 4. p. 844.

⁴ Vita Pythagor. ap.
 Photium, p. 1317.

⁵ Thales. ap. Plut. de
 plac. philos. l. 4. c. 2. t. 2.

Tome III.

p. 898.

⁶ Pythag. ap. Plut. ibid.
 Xenocr. ap. eumd. de pro-
 cr. anim. t. 2. p. 1012. A-
 ristot. topic. l. 6. c. 3. t. I.
 p. 243.

⁷ Aristot. de anim. l. I
 c. 2. t. I. p. 621.

⁸ Plut. de plac. philos.
 l. 4. c. 3.

⁹ Aristot. ibid.

soleil¹, — une portion de l'éther², — une eau très légère³, — un mélange de plusieurs éléments⁴. — C'est un assemblage d'atômes ignés et sphériques, semblables à ces parties subtiles de matière qu'on voit s'agiter dans les rayons du soleil⁵; c'est un être simple. — Non, il est composé; il l'est de plusieurs principes, il l'est de plusieurs qualités contraires⁶. — C'est le sang qui circule dans nos veines⁷; cette ame est répandue dans tout le corps; elle ne réside que dans le cerveau, que dans le cœur⁸, que dans le diaphragme⁹; elle périt avec nous. — Non, elle ne périt pas, mais elle anime d'autres corps; — mais elle se réunit à l'ame de l'univers¹⁰.... O mon fils! réglez les mouvemens de votre ame, et ne cherchez pas à connoître son essence.

Tel est le tableau général des opinions de la philosophie. Cette abondance d'idées n'est qu'une disette réelle, et cet amas d'ouvrages que vous avez sous les yeux, prétendu trésor de connoissances sublimes, n'est en effet qu'un

¹ Epicharm. ap. Varr. de ling. lat. l. 4. p. 17.

² Pythag. ap. Diogen. Laert. l. 8. §. 28.

³ Hippon. ap. Aristot. ibid. p. 620.

⁴ Emped. ap. Aristot. ibid. p. 619.

⁵ Democr. et Leucip. ap. Aristot. ibid. p. 619; ap. Stob. eclog. phys. l. 1. p. 93. Plut. de plac. philos. lib. 4.

c. 3. t. 2. p. 898.

⁶ Aristot. ibid. Plut. ib. c. 3 et 4.

⁷ Critias, ap. Aristot. ibid. p. 621. Macr. de somn. Scip. l. 1. c. 14.

⁸ Emped. ap. Cicer. tuscul. c. 9. l. 1. t. 2. p. 239.

⁹ Plut. de plac. philos. l. 4. c. 5. p. 899.

¹⁰ Id. ibid. c. 7. Cicer. tuscul. ibid.

dépôt humiliant de contradictions et d'erreurs. N'y cherchez point des systèmes uniformes, et liés dans toutes leurs parties; des expositions claires, des solutions applicables à chaque phénomène de la nature. Presque tous ces auteurs sont inintelligibles, parce qu'ils sont trop précis; ils le sont, parce que craignant de blesser les opinions de la multitude, ils enveloppent leur doctrine sous des expressions métaphoriques ou contraires à leurs principes; ils le sont enfin, parce qu'ils affectent de l'être, pour échapper à des difficultés qu'ils n'ont pas prévues, ou qu'ils n'ont pu résoudre.

Si néanmoins, peu satisfait des résultats que vous venez d'entendre, vous voulez prendre une notion légère de leurs principaux systèmes, vous serez effrayé de la nature des questions qu'ils agitent en entrant dans la carrière. N'y a-t-il qu'un principe dans l'univers? faut-il en admettre plusieurs? S'il n'y en a qu'un, est-il mobile ou immobile? S'il y en a plusieurs, sont-ils finis ou infinis, etc. ?

Il s'agissoit sur-tout d'expliquer la formation de l'univers, et d'indiquer la cause de cette étonnante quantité d'espèces et d'individus que la nature présente à nos yeux; les formes et les qualités des corps s'altèrent, se détruisent et se reproduisent sans cesse; mais la matière dont ils sont composés subsiste toujours; on peut la suivre par la pensée dans ses divisions

¹ Aristot. de nat. aus- cult. l. 1. c. 2. t. 1. p. 316

et subdivisions sans nombre, et parvenir enfin à un être simple, qui sera le premier principe de l'univers et de tous les corps en particulier¹. Les fondateurs de l'école d'Ionie, et quelques philosophes des autres écoles, s'appliquèrent à découvrir cet être simple et indivisible. Les uns le reconnurent dans l'élément de l'eau²; les autres, dans celui de l'air; d'autres joignirent la terre et le feu à ces deux élémens; d'autres enfin supposèrent que de toute éternité il avoit existé dans la masse primitive une quantité immense et immobile de parties déterminées dans leur forme et leur espèce; qu'il avoit suffi de rassembler toutes les particules d'air pour en composer cet élément: toutes les parcelles d'or, pour en former ce métal, et ainsi pour les autres espèces³.

Ces différens systèmes n'avoient pour objet que le principe matériel et passif des choses; on ne tarda pas à connoître qu'il en falloit un second pour donner de l'activité au premier. Le feu parut à la plupart un agent propre à composer et à décomposer les corps; d'autres admirent dans les particules de la matière première une espèce d'amour et de haine capable de les séparer et de les réunir, tour-à-tour⁴. Ces explications et celles qu'on leur a substi-

¹ Aristot. metaph. l. 1. c. 3. t. 2. p. 842.

³ Aristot. ibid. p. 843.

² Id. ibid. Plut. de plac.

⁴ Emped. ap. Plut. de plac. philos. l. 1. c. 3. t. 2. p. 878.

Philos. lib. 1. cap. 3. t. 2. p. 875.

tuées depuis, ne pouvant s'appliquer à toutes les variétés qu'offre la nature, leurs auteurs furent souvent obligés de recourir à d'autres principes, ou de rester accablés sous le poids des difficultés, semblables à ces athlètes qui, se présentant au combat sans s'y être exercés, ne doivent qu'au hasard les foibles succès dont ils s'enorgueillissent¹.

L'ordre et la beauté qui règnent dans l'univers forcèrent enfin les esprits de recourir à une cause intelligente. Les premiers philosophes de l'école d'Ionie l'avoient reconnue²; mais Anaxagore, peut-être d'après Hermotime, fut le premier qui la distingua de la matière, et qui annonça nettement que toutes choses étoient de tout temps dans la masse primitive, que l'intelligence porta son action sur cette masse, et y introduisit l'ordre.

Avant que l'école d'Ionie se fût élevée à cette vérité, qui n'étoit après tout que l'ancienne tradition des peuples, Pythagore ou plutôt ses disciples; car malgré la proximité des temps, il est presque impossible de connoître les opinions de cet homme extraordinaire; des Pythagoriciens, dis-je, conçurent l'univers sous l'idée d'une matière animée par une intelligence qui la met en mouvement, et se répand tellement dans toutes ses parties, qu'elle ne peut en

¹ Aristot. metaph. l. 1. c. 4. t. 2. p. 844.

p. 843. Cicer. de nat. deor. l. 1. c. 10. t. 2. p. 405.

² Id. ibid. cap. 3. t. 2.

être séparée¹. On peut la regarder comme l'auteur de toutes choses, comme un feu très-subtil et une flamme très-pure, comme la force qui a soumis la matière, et qui la tient encore enchaînée². Son essence étant inaccessible aux sens, empruntons pour la caractériser, non le langage des sens, mais celui de l'esprit. Donnons à l'intelligence ou au principe actif de l'univers le nom de monade ou d'unité, parce qu'il est toujours le même; à la matière ou au principe passif, celui de dyade ou de multiplicité, parce qu'il est sujet à toutes sortes de changemens; au monde enfin, celui de triade, parce qu'il est le résultat de l'intelligence et de la matière.

Plusieurs disciples de Pythagore ont au besoin attaché d'autres idées à ces expressions; mais presque tous ont cherché dans les nombres, des propriétés dont la connoissance les pût élever à celle de la nature: propriétés qui leur sembloient indiquées dans les phénomènes des corps sonores³.

Tendez une corde, divisez-la successivement en deux, trois et quatre parties; vous aurez, dans chaque moitié, l'octave de la corde totale; dans les trois quarts, sa quarte; dans les deux tiers, sa quinte. L'octave sera donc comme 1 à 2; la quarte, comme 3 à 4;

¹ Cicer. de nat. deor.
1. 1. c. 11. t. 2. p. 405.

² Justin. mart. orat. ad

gent. p. 20.

³ Aristot. metaph. 1. 1.

c. 5. t. 2. p. 845.

la quinte, comme 2 à 3. L'importance de cette observation fit donner aux nombres, 1, 2, 3, 4, le nom de *sacré quaternaire*.

Voilà les proportions de Pythagore¹, voilà les principes sur lesquels étoit fondé le système de musique de tous les peuples, et en particulier celui que ce philosophe trouva parmi les Grecs, et qu'il perfectionna par ses lumières.

D'après ces découvertes, qu'on devoit sans doute aux Egyptiens, il fut aisé de conclure que les lois de l'harmonie sont invariables, et que la nature elle-même a fixé d'une manière irrévocable la valeur et les intervalles des tons. Mais pourquoi, toujours uniforme dans sa marche, n'auroit-elle pas suivi les mêmes lois dans le système général de l'univers? Cette idée fut un coup de lumière pour des esprits ardens et préparés à l'enthousiasme par la retraite, l'abstinence et la méditation; pour des hommes qui se font une religion de consacrer tous les jours quelques heures à la musique, et sur-tout à se former une intonation juste².

Bientôt dans les nombres 1, 2, 3 et 4³, on découvrit non-seulement un des principes du système musical, mais encore ceux de la physique et de la morale. Tout devint proportion et harmonie; le temps, la justice, l'amitié,

¹ Roussier, mém. sur la mus. des anciens, p. 39.

² Plut. de virtut. mor. 1. 2. p. 441. Aristid. Quintil. de music. lib. 3. t. 2.

p. 116. Boeth. de mus. 1. 1.

c. 1. p. 1373.

³ Sext. Empir. adv. arithm. 1. 4. §. 2. p. 331.

l'intelligence, ne furent que des rapports de nombres¹.

Empédocle admit quatre élémens, l'eau, l'air, la terre et le feu. D'autres Pythagoriciens découvrirent quatre facultés dans notre ame²; toutes nos vertus découlèrent de quatre vertus principales. Comme les nombres qui composent le sacré quaternaire produisent, en se réunissant, le nombre 10, devenu le plus parfait de tous par cette réunion même³, il fallut admettre dans le ciel dix sphères; quoiqu'il n'en contienne que neuf⁴.

Enfin, ceux des Pythagoriciens qui supposèrent une ame dans l'univers, ne purent mieux expliquer le mouvement des cieux, et la distance des corps célestes à la terre, qu'en évaluant les degrés d'activité qu'avoit cette ame depuis le centre de l'univers jusqu'à sa circonférence⁵. En effet, partagez cet espace immense en 36 couches, ou plutôt concevez une corde qui du milieu de la terre se prolonge jusqu'aux extrémités du monde, et qui soit divisée en 36 parties, à un ton ou un demi-ton l'une de l'autre, vous aurez l'échelle musicale de l'ame universelle⁶. Les corps célestes sont

¹ Arist. metaph. lib. 1. c. 5. t. 2. p. 845. Diogen. Laert. in Pythag. 1. 8. §. 33.
² Plut. de plac. philos. 1. 1. c. 3. t. 2. p. 877.
³ Aristot. probl. sect. 15. tom. 2. p. 752. Plut. ibid. p. 876.

⁴ Aristot. metaph. 1. 1. c. 5. t. 2. p. 845.

⁵ Tim. Loc. ap. Plat. tom. 3. p. 96. Plat. in Tim. p. 36.

⁶ Batt. remarq. sur Timée, dans l'hist. des causes prem. t. 2. p. 97.

placés sur différens degrés de cette échelle, à des distances qui sont entre elles dans les rapports de la quinte et des autres consonnances. Leurs mouvemens dirigés suivant les mêmes proportions, produisent une harmonie douce et divine. Les Muses, comme autant de Sirènes, ont placé leurs trônes sur les astres; elles régulent la marche cadencée des sphères célestes; et président à ces concerts éternels et ravissans qu'on ne peut entendre que dans le silence des passions¹; et qui, dit-on, remplissoient d'une joie pure l'ame de Pythagore².

Les rapports que les uns vouloient établir dans la distance et dans les mouvemens des sphères célestes, d'autres prétendirent les découvrir dans les grandeurs des astres ou dans les diamètres de leurs orbites³.

Les lois de la nature détruisent cette théorie. Mais on les connoissoit à peine quand elle fut produite; et quand on les connut mieux, on n'eut pas la force de renoncer à l'attrait d'un système enfanté et embelli par l'imagination.

Non moins chimérique, mais plus intelligible, est un autre principe admis par plusieurs Pythagoriciens. Suivant l'observation d'Héraclide d'Ephèse⁴, les corps sont dans un état conti-

¹ Plat. de rep. lib. 10. t. 2. p. 617. Aristot. de cœlo, lib. 2. c. 9. t. 1. p. 463. Plut. de anim. procr. t. 2. p. 1029.

² Empédocl. ap. Porphy. de vitâ Pythag. p. 35.
³ Jamb. c. 15. p. 52.
⁴ Plut. ibid. p. 1028.
⁵ Aristot. de cœlo, 1. 3. c. 1. t. 1. p. 473. Id. metaph. 1. 1. c. 6. t. 2. p. 847; ibid. 1. 11. c. 4. p. 957.

nel d'évaporation et de fluidité: les parties de matière dont ils sont composés s'échappent sans cesse, pour être remplacées par d'autres parties qui s'écouleront à leur tour, jusqu'au moment de la dissolution du tout qu'elles forment par leur union¹. Ce mouvement imperceptible, mais réel et commun à tous les êtres matériels, altère à tous momens leurs qualités, et les transforme en d'autres êtres qui n'ont avec les premiers qu'une conformité apparente: Vous n'êtes pas aujourd'hui ce que vous étiez hier, demain vous ne serez pas ce que vous êtes aujourd'hui². Il en est de nous comme du vaisseau de Thésée que nous conservons encore, mais dont on a plusieurs fois renouvelé toutes les parties.

Or, quelle notion certaine et permanente peut résulter de cette mobilité de toutes choses, de ce courant impétueux, de ce flux et reflux des parties fugitives des êtres? Quel instant saisissez-vous pour mesurer une grandeur qui croît et décroît sans cesse³? Nos connoissances, variables comme leur objet, n'auroient donc rien de fixe et de constant; il n'y auroit donc pour nous ni vérité, ni sagesse, si la nature ne nous découvrait elle-même les fondemens de la science et de la vertu.

C'est elle qui, en nous privant de la faculté de nous représenter tous les individus, et nous

¹ Plat. in conv. tom. 3. p. 207.

² Epicharm. ap. Diog. Laert. in Plat. l. 3. §. 11.

³ Epicharm. ap. Diog. Laert. in Plat. lib. 3. §. 10. Plat. in theat. t. 1. p. 152. Jambl. c. 29. p. 136.

permettant de les ranger sous certaines classes, nous élève à la contemplation des idées primitives des choses¹. Les objets sensibles sont à la vérité sujets à des changemens; mais l'idée générale de l'homme, celle de l'arbre, celle des genres et des espèces n'en éprouvent aucun. Ces idées sont donc immuables; et loin de les regarder comme de simples abstractions de l'esprit, il faut les considérer comme des êtres réels, comme les véritables essences des choses². Ainsi, l'arbre et le cube que vous avez devant les yeux, ne sont que la copie et l'image du cube et de l'arbre, qui de toute éternité existent dans le monde intelligible, dans ce séjour pur et brillant où résident essentiellement la justice, la beauté, la vertu, de même que les exemplaires de toutes les substances et de toutes les formes.

Mais quelle influence peuvent avoir dans l'univers et les idées et les rapports des nombres? L'intelligence qui pénètre les parties de la matière, suivant Pythagore, agit sans interruption; ordonnant et modelant ces parties, tantôt d'une façon, tantôt d'une autre, présidant au renouvellement successif et rapide des générations, détruisant les individus, conservant les espèces: mais toujours obligée, suivant les uns, de régler ses opérations profondes sur les proportions éternelles des nombres; suivant

¹ Plut. de plac. philos. pag. 132. 135. Cicer. orat. l. 1. c. 3. t. 2. p. 877. c. 3. t. 1. p. 422.

² Plat. in Parm. tom. 3.

les autres, de consulter les idées éternelles des choses, qui sont pour elle ce qu'un modèle est pour un artiste. A son exemple, le sage doit avoir les yeux fixés sur l'un de ces deux principes, soit pour établir dans son âme l'harmonie qu'il admire dans l'univers, soit pour retracer en lui-même les vertus dont il a contemplé l'essence divine.

En rapprochant quelques traits épars dans les ouvrages que vous avez sous les yeux, j'ai tâché de vous exposer les systèmes particuliers de quelques Pythagoriciens. Mais la doctrine des nombres est si obscure, si profonde et si attrayante pour des esprits oisifs, qu'elle a fait éclore une foule d'opinions.

Les uns ont distingué les nombres des idées ou des espèces¹; les autres les ont confondus avec les espèces, parce qu'en effet elles contiennent une certaine quantité d'individus². On a dit que les nombres existent séparément des corps; on a dit qu'ils existent dans les corps mêmes³. Tantôt le nombre paroît désigner l'élément de l'étendue; il est la substance ou le principe et le dernier terme des corps, comme les points le sont des lignes, des surfaces et de toutes les grandeurs⁴; tantôt il n'exprime que la forme des élémens primitifs⁵. Ainsi,

¹ Aristot. metaphys. l. 953.

² I. c. I. t. 2. p. 953.

³ Plat. in Phileb. t. 2. p. 18.

⁴ Aristot. ibid. cap. 2. p.

⁵ Id. ibid. l. g. c. I. et 8.

⁶ I. 12. c. 3.

⁷ Id. ibid. l. 12. c. 5.

l'élément terrestre a la forme d'un carré; le feu, l'air et l'eau ont celle de différentes espèces de triangles; et ces diverses configurations suffisent pour expliquer les effets de la nature¹. En un mot, ce terme mystérieux n'est ordinairement qu'un signe arbitraire pour exprimer soit la nature et l'essence des premiers élémens, soit leurs formes, soit leurs proportions, soit enfin les idées ou les exemplaires éternels de toutes choses.

Observons ici que Pythagore ne disoit point que tout avoit été fait par la vertu des nombres, mais suivant les proportions des nombres². Si, au mépris de cette déclaration formelle, quelques-uns de ses disciples³ donnant aux nombres une existence réelle et une vertu secrète, les ont regardés comme les principes constitutifs de l'univers, ils ont tellement négligé de développer et d'éclaircir leur système, qu'il faut les abandonner à leur impénétrable profondeur.

L'obscurité et les inconséquences que trouve un lecteur en parcourant ses écrits, proviennent 1.° des ténèbres dont seront toujours enveloppées les questions qu'ils traitent; 2.° de la diversité des acceptions dans lesquelles on prend les mots être, principe, cause, élément, substance, et tous ceux qui composent la langue

¹ Tim. Loqr. ap. Plat. t. 3. p. 98.

² Thean. ap. Stob. eclog. phys. l. I. p. 27.

³ Aristot. de cœlo, l. 3. c. I. t. I. p. 474. Id. metaph. lib. I. c. 5 et 6. t. 2. p. 845 et 848.

philosophique¹; 3.^o des couleurs dont les premiers interprètes de la nature revêtirent leurs dogmes: comme ils écrivoient en vers, ils parloient plus souvent à l'imagination qu'à la raison²; 4.^o de la diversité des méthodes introduites en certaines écoles. Plusieurs disciples de Pythagore, en cherchant les principes des êtres, fixèrent leur attention sur la nature de nos idées, et passèrent presque sans s'en apercevoir, du monde sensible au monde intellectuel. Alors l'étude naissante de la métaphysique fut préférée à celle de la physique. Comme on n'avoit pas encore rédigé les lois de cette dialectique sévère qui arrête l'esprit dans ses écarts³, la raison substitua impérieusement son témoignage à celui des sens. La nature, qui tend toujours à singulariser⁴, n'offre par-tout que multitude et changemens: la raison, qui veut toujours généraliser, ne vit par-tout qu'unité et immobilité; et prenant l'essor et l'enthousiasme de l'imagination⁵, elle s'éleva d'abstractions en abstractions, et parvint à une hauteur de théorie dans laquelle l'esprit le plus attentif a de la peine à se maintenir.

Ce fut sur-tout dans l'école d'Elée que l'art ou la licence du raisonnement employa toutes

¹ Aristot. metaph. l. 5. c. 6. p. 848. Id. ibid. lib. II. c. 1, 2, etc. t. 2. p. 883. etc.

Id. de anim. l. I. c. 7. t. I. p. 627.

² Id. meteorol. l. 2. c. 3. t. I. p. 555.

³ Aristot. metaph. l. I. c. 32.

c. 6. p. 848. Id. ibid. lib. II. c. 4. p. 957.

⁴ Id. ibid. lib. 7. c. 16. p. 924.

⁵ Parmenid. id. ap. Sext. Empir. adv. logic. l. 7. p. 392.

ses ressources. Là s'établirent deux ordres d'idées; l'un qui avoit pour objet les corps et leurs qualités sensibles; l'autre qui ne considère que l'être en lui-même et sans relation avec l'existence. De là deux méthodes; la première fondée, à ce qu'on prétend, sur le témoignage de la raison et de la vérité; la seconde, sur celui des sens et de l'opinion¹. L'une et l'autre suivirent à-peu-près la même marche. Auparavant les philosophes, qui s'étoient servis de l'autorité des sens, avoient cru s'apercevoir que pour produire un effet, la nature employoit deux principes contraires, comme la terre et le feu, etc.; de même les philosophes qui ne consultèrent que la raison, s'occupèrent dans leurs méditations de l'être et du non-être, du fini et de l'infini; de l'un et du plusieurs, du nombre pair et du nombre impair², etc.

Il restoit une immense difficulté, celle d'appliquer ces abstractions, et de combiner le métaphysique avec le physique. Mais s'ils ont tenté cette conciliation, c'est avec si peu de clarté, qu'on ignore pour l'ordinaire s'ils parlent en physiciens ou en métaphysiciens. Vous verrez Parménide, tantôt ne supposer ni productions ni destructions dans la nature³; tantôt prétendre que la terre et le feu sont les principes de

¹ Aristot. nat. auscult. p. 846. l. 12. c. 1. p. 971. l. 1. c. 6. t. 1. p. 322.

² Id. metaph. l. 1. c. 5. t. 1. p. 473.

³ Id. de cælo, l. 3. c. 1.

toute génération ¹. Vous en verrez d'autres n'admettre aucune espèce d'accord entre les sens et la raison, et, seulement attentifs à la lumière intérieure, n'envisager les objets extérieurs que comme des apparences trompeuses, et des sources intarissables de prestiges et d'erreurs. Rien n'existe, s'écrioit l'un d'entre eux; s'il existoit quelque chose, on ne pourroit la connoître; si on pouvoit la connoître, on ne pourroit la rendre sensible ². Un autre, intimement persuadé qu'on ne doit rien nier, ni rien affirmer, se méfioit de ses paroles, et ne s'expliquoit que par signes ³.

Je vous dois un exemple de la manière dont procédoient ces philosophes; Xénophanès, chef de l'école d'Elée, me le fournira.

Rien ne se fait de rien ⁴. De ce principe adopté par tous ses disciples, il suit que ce qui existe doit être éternel; ce qui est éternel est infini, puisqu'il n'a ni commencement ni fin; ce qui est infini est unique, car s'il ne l'étoit pas, il seroit plusieurs; l'un serviroit de borne à l'autre, et il ne seroit pas infini; ce qui est unique est toujours semblable à lui-même. Or, un être unique, éternel, et toujours semblable, doit être immobile, puisqu'il ne peut se glisser

¹ Aristot. metaph. l. I. c. 5. p. 847; nat. auscult. l. I. c. 6. t. I. p. 321.

² Gorgias, ap. Aristot. t. I. p. 1248. Isocr. Helen. laud. t. 2. p. 115.

³ Aristot. metaph. l. 4.

c. 5. t. 2. p. 878.

⁴ Id. de Xenophan. t. I. p. 1241. Cicér. de nat. deor. lib. I. cap. II. t. 2. p. 406. Batt. hist. des caus. prem. t. I. p. 231.

ni dans le vide qui n'est rien, ni dans le plein qu'il remplit déjà lui-même. Il doit être immuable; car s'il éprouvoit le moindre changement, il arriveroit quelque chose en lui qui n'y étoit pas auparavant, et alors se trouveroit détruit ce principe fondamental: Rien ne se fait de rien ¹.

Dans cet être infini qui comprend tout, et dont l'idée est inséparable de l'intelligence et de l'éternité ², il n'y a donc ni mélange de parties, ni diversité de formes, ni générations, ni destructions ³. Mais comment accorder cette immutabilité avec les révolutions successives que nous voyons dans la nature? Elles ne sont qu'une illusion, répondoit Xénophanès: l'univers ne nous offre qu'une scène mobile; la scène existe; mais la mobilité est l'ouvrage de nos sens. Non, disoit Zénon, le mouvement est impossible. Il le disoit et le démontroit au point d'étonner ses adversaires, et de les réduire au silence ⁴.

O mon fils! quelle étrange lumière ont apportée sur la terre ces hommes célèbres qui prétendent s'être asservi la nature! et que l'étude de la philosophie seroit humiliante, si, après

¹ Bruck. hist. philos. t. I. p. 1148.

² Aristot. metaph. l. I. c. 5. p. 847. Diog. Laert. l. 9. §. 19. Sext. Empir. pyrrhon. hypot. l. I. c. 33. p. 59.

Tome III.

³ Aristot. de cælo, l. 3. c. 1. t. I. p. 473.

⁴ Id. nat. auscult. l. 6. c. 14. t. I. p. 395. Id. topic. l. 8. t. I. p. 274. ⁵ Id. metaph. l. I. c. 2. t. 2. p. 841.

avoir commencé par le doute ¹, elle devoit se terminer par de semblables paradoxes ! Rendons plus de justice à ceux qui les ont avancés. La plupart aimèrent la vérité ; ils crurent la découvrir par la voie des notions abstraites, et s'égarèrent sur la foi d'une raison dont ils ne connoissoient pas les bornes. Quand, après avoir épuisé les erreurs, ils devinrent plus éclairés, ils se livrèrent avec la même ardeur aux mêmes discussions, parce qu'ils les crurent propres à fixer l'esprit, et à mettre plus de précision dans les idées. Enfin, il ne faut pas dissimuler que plusieurs de ces philosophes, peu dignes d'un nom si respectable, n'entrèrent dans la lice que pour éprouver leurs forces, et se signaler par des triomphes aussi honteux pour le vainqueur que pour le vaincu. Comme la raison, ou plutôt l'art de raisonner, a eu son enfance ainsi que les autres arts, des définitions peu exactes et le fréquent abus des mots, fournissoient à des athlètes adroits ou vigoureux, des armes toujours nouvelles. Nous avons presque vu les temps où, pour prouver que ces mots, *un* et *plusieurs*, peuvent désigner le même objet, on vous auroit soutenu que vous n'êtes qu'un en qualité d'homme, mais que vous êtes deux en qualité d'homme et de musicien ². Ces puérités absurdes n'inspirent aujourd'hui que du mépris, et sont absolument abandonnées aux sophistes.

¹ Aristot. metaph. l. 3. c. 1. p. 858.

² Plat. in Phileb. t. 2. p. 14.

Il me reste à vous parler d'un système aussi remarquable par sa singularité, que par la réputation de ses auteurs.

Le vulgaire ne voit autour du globe qu'il habite, qu'une voûte étincelante de lumière pendant le jour, semée d'étoiles pendant la nuit; ce sont là les bornes de son univers. Celui de quelques philosophes n'en a plus, et s'est accru presque de nos jours, au point d'effrayer notre imagination.

On supposa d'abord que la lune étoit habitée; ensuite, que les astres étoient autant de mondes; enfin, que le nombre de ces mondes devoit être infini, puisque aucun d'eux ne pouvoit servir de terme et d'enceinte aux autres ¹. De là, quelle prodigieuse carrière s'est tout-à-coup offerte à l'esprit humain ! Employez l'éternité même pour la parcourir, prenez les ailes de l'Aurore, volez à la planète de Saturne, dans les cieux qui s'étendent au-dessus de cette planète, vous trouverez sans cesse de nouvelles sphères, de nouveaux globes, des mondes qui s'accumulent les uns sur les autres; vous trouverez l'infini par-tout, dans la matière, dans l'espace, dans le mouvement, dans le nombre des mondes et des astres qui les embellissent ; et après des millions d'années, vous connoîtrez à peine quelques points du vast-

¹ Xenoph. ap. Diogen. l. 2. c. 13. p. 888. Cicer. de Laert. lib. 9. §. 19. Plut. inib. l. 2. c. 31. t. 2. p. de plac. philos. l. 1. c. 3. p. 136. Mém. de l'Acad. des bell. lett. t. 9. p. 10.

te empire de la nature. Oh! combien cette théorie l'a-t-elle agrandie à nos yeux! Et s'il est vrai que notre ame s'étende avec nos idées, et s'assimile en quelque façon aux objets dont elle se pénètre, combien l'homme doit-il s'enorgueillir d'avoir percé ces profondeurs inconcevables!

Nous enorgueillir, m'écriai-je avec surprise! Et de quoi donc, respectable Callias? Mon esprit reste accablé à l'aspect de cette grandeur sans bornes, devant la quelle toutes les autres s'anéantissent. Vous, moi, tous les hommes ne sont plus à mes yeux que des insectes plongés dans un océan immense, où les rois et les conquérans ne sont distingués, que parce qu'ils agitent un peu plus que les autres, les particules d'eau que les environnent. A ces mots Callias me regarda, et après s'être un moment recueilli en lui-même, il me dit, en me serrant la main: Mon fils, un insecte qui entrevoit l'infini, participe de la grandeur qui vous étonne. Ensuite il ajouta:

Parmi les artistes qui ont passé leur vie à composer et décomposer des mondes, Leucippe et Démocrite rejetant les nombres, les idées, les proportions harmoniques et tous ces échafaudages que la métaphysique avoit élevés jusqu'alors, n'admirent, à l'exemple de quelques philosophes, que le vide et les atomes pour principes de toutes choses; mais ils dépouillèrent ces atomes des qualités qu'on leur avoit attribuées, et ne leur laissèrent que la figure et

le mouvement¹. Ecoutez Leucippe et Démocrite:

L'univers est infini. Il est peuplé d'une infinité de mondes et de tourbillons qui naissent, périssent et se reproduisent sans interruption². Mais une intelligence suprême ne préside point à ces grandes révolutions: tout dans la nature s'opère par des lois mécaniques et simples. Voulez-vous savoir comment un de ces mondes peut se former? Concevez une infinité d'atomes éternels, indivisibles, inaltérables, de toute forme, de toute grandeur, entraînés dans un vide immense par un mouvement aveugle et rapide³. Après des chocs multipliés et violens, les plus grossiers sont poussés et comprimés dans un point de l'espace qui devient le centre d'un tourbillon; les plus subtils s'échappent de tous côtés, et s'élançant à différentes distances. Dans la suite des temps les premiers forment la terre et l'eau; les seconds, l'air et le feu. Ce dernier élément, composé de globules actifs et légers, s'étend comme une enceinte lumineuse autour de la terre; l'air agité par ce flux perpétuel de corpuscules qui s'élevaient des régions inférieures, devient un cou-

¹ Moshem. in Cudworth. cap. I. §. 18. t. I. §. 30. Bruck. hist. philos. t. I. p. 1173.

² Diog. Laert. in Leucippe. l. 9. §. 30, etc. Id. in Democrit. ibid. §. 44. Bruck. ibid. p. 1175 et 1187. Hist.

des caus. prem. p. 363.

³ Aristot. de gener. lib. I. c. 1. t. I. p. 493. Id. de cælo, l. 3. c. 4. p. 478. Plut. de plac. philos. l. I. c. 3. t. 2. p. 877. Cicer. de nat. deor. l. I. c. 24. t. 2. p. 415.

rant impétueux, et ce courant entraîne les astres qui s'étoient successivement formés dans son sein.¹

Tout, dans le physique ainsi que dans le moral, peut s'expliquer par un semblable mécanisme, et sans l'intervention d'une cause intelligente. C'est de l'union des atômes que se forme la substance des corps; c'est de leur figure et de leur arrangement que résultent le froid, le chaud, les couleurs et toutes les variétés de la nature²; c'est leur mouvement qui sans cesse produit, altère et détruit les êtres; et comme ce mouvement est nécessaire, nous lui avons donné le nom de destin et de fatalité³. Nos sensations, nos idées sont produites par des images légères, qui se détachent des objets pour frapper nos organes⁴. Notre ame finit avec le corps⁵, parce qu'elle n'est, comme le feu, qu'un composé de globules subtils, dont la mort brise les liens⁶; et puisqu'il n'y a rien de réel, dans la nature, excepté les atômes et le vide⁷, on est, par une suite de conséquences, forcé de convenir que les vices ne

¹ Plut. de plac. philos.

² I. c. 4. t. 2. p. 878.

³ Aristoph. metaph. l. 1.

⁴ I. c. 4. t. 2. p. 845. Diogen. Laert. in Pyrrh. lib. 9.

⁵ §. 72.

⁶ Stob. eclog. phys. l. 1.

⁷ c. 3. p. 10.

⁸ Diogen. Laert. in Democr. l. 9. §. 44. Plut. de

plac. philos. l. 4. c. 8. p.

899. Cicer. de nat. deor. l.

1. c. 38. t. 2. p. 429.

⁵ Plut. ibid. c. 7.

⁶ Aristot. de anim. l. 1.

c. 2. t. 1. p. 619.

⁷ Sext. Empir. Pyrrh.

hypoth. l. 1. c. 30. p. 54.

Id. adv. log. l. 7. p. 399.

diffèrent des vertus que par l'opinion¹.

O mon fils! prosternez-vous devant la divinité; déplorez en sa présence les égaremens de l'esprit humain, et promettez-lui d'être au moins aussi vertueux que la plupart de ces philosophes dont les principes tendoient à détruire la vertu; car ce n'est point dans des écrits ignorés de la multitude, dans des systèmes produits par la chaleur de l'imagination, par l'inquiétude de l'esprit, ou par le désir de la célébrité, qu'il faut étudier les idées que leurs auteurs avoient sur la morale; c'est dans leur conduite, c'est dans ces ouvrages, où, n'ayant d'autre intérêt que celui de la vérité, et d'autre but que l'utilité publique, ils rendent aux mœurs et à la vertu l'hommage qu'elles ont obtenu dans tous les temps et chez tous les peuples.

¹ Cudworth. de just. et honest. notit. ad cal. syst. I 199.

intell. §. 2. t. 2. p. 629.